



Fugier Pascal

Les approches compréhensives et cliniques des entretiens sociologiques

Pour citer l'article

Fugier Pascal, « Les approches compréhensives et cliniques des entretiens sociologiques », dans *revue \dot{I} Interrogations ?*, N°11 - Varia, décembre 2010 [en ligne], <http://www.revue-interrogations.org/Les-approches-comprehensives-et> (Consulté le 5 avril 2020).

ISSN 1778-3747

Tous les textes et documents disponibles sur ce site sont, sauf mention contraire, protégés par la [Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 3.0 France](#).



Introduction

Dans les deux précédentes fiches techniques que nous avons consacrées à la méthodologie d'une recherche exploratoire [1], nous nous sommes concentrés sur la phase d'élaboration de la question de départ, celle des lectures exploratoires et celle de la construction de la problématique de recherche. Manque à ce protocole de recherche exploratoire une phase déterminante : la production et l'analyse de données empiriques. Cette phase participe à la problématisation de la question de départ, directement ou par la médiation des lectures exploratoires.

De nombreuses contributions rigoureuses et d'une grande qualité pédagogique déclinent les différents outils et méthodes de production et d'analyse des données empiriques. Aussi nous n'allons pas présenter ici les modalités par lesquelles on délimite un corpus et un échantillon d'étude, soit une "parcelle" extraite de la réalité étudiée (pouvant prendre la forme d'une délimitation d'individus mais aussi d'archives historiques, de productions artistiques, littéraires, scientifiques, etc.). De même, nous n'aborderons pas la distinction des méthodes dites quantitatives et qualitatives ainsi que les principales techniques d'enquête qui y sont rattachées (le questionnaire, l'entretien, le récit de vie, l'observation ou encore la recherche documentaire). Nous vous renvoyons à ce propos à des contributions abordant dans son ensemble cette phase de recherche [2] ou bien plus spécifiquement une technique d'enquête [3] (sachant que les références bibliographiques que nous indiquons en notes sont très loin d'être exhaustives).

Ce sur quoi nous souhaitons insister dans cette présente fiche technique résulte d'un constat relatif à notre expérience de formateur au sein d'un Institut de formation au travail social : les étudiants de plusieurs filières doivent notamment réaliser un mémoire de recherche exploratoire afin d'obtenir leur diplôme d'Etat et nous avons été confrontés à leurs difficultés et interrogations récurrentes.

Il se trouve ainsi que la technique d'enquête la plus fréquemment mobilisée par les étudiants est l'entretien. Or, plusieurs de leurs interrogations se situent au niveau de la posture à emprunter durant les entretiens : comment être le plus objectif possible tout en allant au plus près de l'éprouvé et du vécu des individus interrogés ? À l'inverse, pouvons-nous nous engager au-delà de l'empathie durant la conduite de l'entretien sans imposer notre problématique et nos représentations à nos enquêtés ?

Face à ce genre d'interrogations, il nous semble important de soutenir que la posture semi-directive ne constitue pas l'unique et nécessaire mode opératoire pour conduire un entretien sociologique. Sans pour autant remettre en question sa portée heuristique (c'est-à-dire sa capacité à nourrir des pistes de recherche et à générer une meilleure compréhension des phénomènes étudiés), nous suggérons une autre posture que la semi-directivité. Située au croisement des approches sociologiques compréhensives et cliniciennes, sa spécificité réside notamment dans le refus d'opposer *a priori* l'intention d'objectivité du chercheur et son implication subjective.

La conduite d'entretiens compréhensifs

Lorsqu'il effectue ses entretiens dans une posture semi-directive, le chercheur limite ses interventions à quelques relances afin de susciter la parole de l'enquêté ou de recentrer son propos vis-à-vis de la consigne de départ. Et s'il décline cette consigne en plusieurs pistes de recherche afin de structurer son guide d'entretien, ce dernier est mobilisé à *partir de la parole* de l'enquêté et non pas selon un ordre prédéterminé par l'enquêteur. Ce dernier trouve ainsi dans l'entretien semi-directif un dispositif adapté à son intention d'objectivité et ce d'autant plus s'il perçoit la neutralité comme une condition qui est consubstantielle à cette intention.

La distinction des différentes formes d'entretien s'opère généralement selon le degré de directivité auquel recourt l'enquêteur. La posture semi-directive apparaît alors comme le meilleur compromis entre le "laisser-aller" de l'entretien non-directif et le dirigisme de l'entretien directif (qui prend quasiment la forme d'un interrogatoire plutôt que d'un entretien). Souvent conseillé voire exigé par les enseignants et formateurs, l'entretien semi-directif garantit une forme standardisée d'entretien permettant ainsi la comparaison des discours recueillis. Corrélativement, sa forme relativement impersonnelle, par laquelle le chercheur doit faire abstraction de ses sentiments et opinions, s'ajoute à l'ouverture des questions et relances, garantissant en principe une communication non violente (d'un point de vue symbolique).

Si de nombreux éléments attestent donc de la valeur heuristique des entretiens semi-directifs, nous souhaitons introduire ici une autre conduite d'entretiens. Cette posture emprunte ses principales caractéristiques à deux approches sociologiques : l'approche compréhensive, qui trouve notamment sous la plume de Jean-Claude Kaufmann sa formalisation méthodologique [4] et l'approche clinique, dont les dispositifs de recherche-action constituent un de ses terrains d'application [5].

L'entretien compréhensif ne s'oppose aucunement à l'entretien semi-directif mais le prolonge en essayant de limiter un de ses effets pervers qui survient lorsqu'« à la non-personnalisation des questions fait écho la non-personnalisation des réponses » [6]. Limite heuristique que signale aussi Anne Gotman lorsqu'elle avance que « pour gagner en extension [en standardisant des entretiens réalisés de manière très impersonnelle], on se condamne à perdre en relief » [7], au risque donc de produire un matériau empirique aseptisé. De même, Anne Gotman apostrophe les chercheurs en leur rappelant que durant la conduite des entretiens, « rien ne sert de s'effacer, de regarder de biais, de baisser les yeux, de prendre un air modeste, de se faire tout petit et oublier, nul ne croira que vous n'avez pas d'opinion sur le sujet qui vous occupe, ni préférence aucune » [8].

Dans le cadre d'un entretien compréhensif, le sociologue ne s'adresse pas à un "enquêteur", dans l'unique optique de recueillir ses représentations. Il s'adresse plutôt à un informateur, susceptible de lui exposer ses raisons concernant ses représentations (ce qui nous renvoie à la rationalité axiologique de l'acteur et à ses catégories de pensée, à partir desquelles il produit, justifie, analyse ses opinions). Pour cela, la conduite de l'entretien doit s'approcher du cadre d'une conversation, sans pour autant s'y confondre. Il s'agit avant tout d'un « travail, réclamant un effort de tous les instants » [9]. C'est en quelques sortes une improvisation réglée par la grille d'enquête du sociologue, laquelle prend la forme d'un ensemble de pistes de recherche et non pas d'une liste de questions formatées que le sociologue devra inlassablement répéter durant chaque entretien. L'entretien compréhensif se démarque ici de la rigidité des guides d'entretiens semi-directifs, Jean-Claude Kaufmann avançant à ce propos que « la meilleure question n'est pas donnée par la grille : elle est à trouver à partir de ce qui vient d'être dit par l'informateur. » [10]

Selon Jean-Claude Kaufmann, l'enquêteur doit donc s'engager activement durant la conduite de l'entretien, « pour provoquer l'engagement de l'enquêteur ». À l'inverse, celui « qui reste sur sa réserve empêche donc l'informateur de se livrer » [11]. Concrètement, cela signifie que le sociologue ne va pas uniquement poser des questions ouvertes sur un ton relativement impersonnel (son implication se limitant alors au registre de la compréhension empathique, soit celui qui consiste à percevoir autrui « "comme si" on était cette personne » [12]), mais il peut aussi s'impliquer subjectivement durant l'entretien : en complimentant la personne interrogée ; en prenant volontairement son parti ou au contraire en introduisant un autre point de vue ; en mettant le doigt sur certaines incohérences de son discours ; en encourageant à livrer des analyses de même qu'en lui suggérant des éléments d'analyse sur ce qu'il vient de raconter, etc. Et l'engagement du sociologue se traduit aussi sur un plan émotionnel (pouvant se traduire par exemple par l'humour ou le rire). Ainsi, durant un entretien compréhensif, le chercheur réalise des allers et retours permanents « entre compréhension, écoute attentive, et prise de distance, analyse critique » [13].

La conduite d'entretiens sociologiques cliniques

Concernant la manière de concevoir et de conduire un entretien, l'approche sociologique clinique rejoint l'approche compréhensive (telle qu'elle est formalisée par Jean-Claude Kaufmann) quant au fait de ne pas réduire la parole de la personne interrogée à des représentations ou des rhétoriques mais d'y reconnaître aussi une forme de savoir. Parce que le cadre extraordinaire de l'entretien compréhensif engage aussi bien le sociologue que l'informateur, ce dernier peut y effectuer un travail réflexif, même s'il n'est que partiel et transitoire, parce que parasité par des rationalisations qui se focalisent sur la cohérence de sa pensée plutôt que d'y introduire le doute radical :

« Celui qui parle ne se limite pas à livrer des informations : en s'engageant, il entre dans un travail sur lui-même, pour construire son unité identitaire, en direct, face à l'enquêteur, à un niveau de difficulté et de précision qui dépasse de loin ce qu'il fait ordinairement. L'entretien compréhensif constitue une sorte de situation expérimentale. [L'informateur peut alors] utiliser la situation d'entretien pour s'interroger sur ses choix, s'auto-analyser, avec l'aide de l'enquêteur [...] » [14].

Une parenté transparait donc ici avec la sociologie clinique puisque si Jean-Claude Kaufmann soutient ne pas interroger une personne « sur son opinion, mais parce qu'il possède un savoir, précieux, que l'enquêteur n'a

pas, tout maître du jeu qu'il soit » [15], les sociologues cliniciens promeuvent quant à eux le décloisonnement des formes de savoirs (entre les savoirs académiques, professionnels et d'expérience, pour reprendre la distinction proposée par Jacques Rhéaume [16]). De ce fait, « *la personne ou le groupe impliqué dans la recherche est traité comme un sujet producteur de connaissances sur sa propre situation* » [17].

Relativement à l'approche compréhensive (dans sa version "kaufmanienne"), l'approche sociologique clinique insiste davantage sur la co-production d'un savoir suscité par son dispositif d'intervention et qui inscrit ses participants plutôt dans le rôle d'analysant que celui d'informateur. En effet, que ce dispositif se réduise à un tête-à-tête entre le sociologue et l'analysant ou qu'il prenne la forme d'un groupe d'implication et de recherche (animé par le sociologue clinicien), il se donne comme finalité première de *confronter* chaque participant à ce qui les détermine, soit aux différentes problématiques résultant du nouage entre leur réalité sociale et psychique [18]. L'individu ne se confronte alors pas seul à ses déterminismes mais peut s'appuyer sur l'écoute attentive et l'engagement du sociologue clinicien. Ce dernier met en œuvre « *un espace de compréhension* » [19] au sein duquel l'analysant se confronte à ses propres questions et hypothèses mais aussi à celles du sociologue clinicien. En suggérant certains liens dans le discours de l'analysant (« *là, vous dites ça et tout à l'heure vous disiez ça...* »), le sociologue fait ainsi advenir des associations d'idées qui peuvent aussi être suscitées par les autres participants (quand il s'agit d'un groupe d'analyse) ou encore par les supports de réflexion qu'il met en place.

Concernant la nature de ces supports réflexifs, il en existe différents types comme l'arbre généalogique, les lignes de vie, les tables d'écriture, le dessin, la mise en scène de séquences narratives et de sociodrames [20]. Ces différents supports sont des outils de médiation. Ils permettent au sujet d'explorer les réalités socio-psychiques qui le déterminent à son insu (à travers divers mécanismes de défense de l'ordre du refoulement, de la forclusion ou encore de la dénégation). Mais ils favorisent aussi la production d'associations d'idées, Vincent de Gaulejac parlant à ce propos d'effets de résonances (« *ça me fait penser à...* »).

L'espace de compréhension que forme ce genre de dispositif inaugure un travail de co-production de savoirs qui permet à l'individu d'appréhender son vécu à partir de plusieurs points de vue (dont ceux suggérés par le sociologue clinicien, les éventuels participants ainsi que ceux advenus à partir des supports réflexifs et de leurs effets de résonance). C'est sur ce point que transparaît le radical engagement du sociologue clinicien, loin des principes de neutralité et de non intervention de la conception classique de l'entretien semi-directif. Car, on l'aura compris, mener un entretien sociologique clinique ne consiste pas à *recueillir* des formes de savoirs qui seraient *déjà là* et qu'il s'agirait de saisir sans la moindre imposition de problématique. Il s'agit plutôt de *co-produire* un savoir inédit, résultant des interactions entre plusieurs acteurs (un sociologue-animateur, un ou plusieurs sujets-analysants) et des supports réflexifs (des dessins, des arbres généalogiques, etc.). Fabienne Hanique résume ainsi parfaitement ce qui distingue l'entretien clinique de l'entretien semi-directif mais aussi de l'entretien compréhensif tel qu'il est conçu par Pierre Bourdieu dans *La misère du monde* :

La sociologie clinique « *ne se conçoit pas sans la contribution active de personnes à la production d'un savoir. Cela signifie que le sens n'est pas un « déjà-là » qu'il suffirait de faire advenir en mettant en place un climat de proximité ou de reconstituer en s'appuyant sur la « conversion du regard* ». Pour le clinicien, le sens résulte d'une « *prise de position* » conjointe du chercheur et de ses interlocuteurs. On s'éloigne ici clairement de la position de Bourdieu. Si le clinicien s'efforce également de recourir aux ressources de l'empathie, cela n'est pas pour « *penser comme s'il était "à la place" du sujet* [21], mais pour mettre en œuvre un espace de « *compréhension* » [...] [suffisant] pour permettre que s'élabore progressivement dans la confrontation entre deux points de vue (celui du chercheur et celui du sujet) la co-élaboration d'une pensée formalisée sur le sens vécu par le sujet. Ainsi, si déplacement il y a, il n'est donc pas uniquement du côté du sociologue. À travers ses suggestions, mais également ses questionnements et ses interrogations propres, le clinicien accompagnera non seulement les sujets dans une réflexion distanciée sur leur vécu, mais tentera de les amener également à réaliser l'exercice pratique d'un déplacement entre la perception du sens [de leur] vécu et la conceptualisation ou la problématisation de celle-ci... » [22]

Conclusion

Plutôt que d'opposer les différentes formes d'entretien existantes ou de ne mobiliser systématiquement que l'une d'entre elles, il nous semble plus pertinent de déterminer ou d'adapter chacune de ces formes aux intentions premières de recherche et à la population interrogée. Sachant qu'il est tout à fait concevable d'alterner des phases semi-directives, compréhensives et cliniques dans le cadre d'un même entretien ou entre

les différents entretiens menés avec les mêmes interlocuteurs.

Par ailleurs, si nous avons mis l'accent dans cette fiche technique sur la portée heuristique des formes d'entretien compréhensives et cliniques, elles induisent aussi d'incontestables biais. Et cela surtout si ne sont pas suffisamment pris en compte les risques de violence symbolique que peut exercer le chercheur sur la personne interrogée. Nous retrouvons ici la question de l'adéquation de la forme d'entretien employée avec la population d'étude interrogée. Or, lorsqu'il existe entre le chercheur et l'enquêté une certaine « *dissymétrie* » liée à la « *distance sociale* » [23] qui les sépare, l'enquêté peut d'autant plus adhérer à la parole du chercheur et se fier à ses divers commentaires et hypothèses s'il est enclin à reconnaître la valeur de ses différents capitaux (méconnus dans leur arbitraire). Ainsi, l'écoute attentive que réclame Jean-Claude Kaufmann tout comme la volonté de « *se mettre à l'écoute du vécu [en s'impliquant] dans ses objets de recherche* » [24] que promeuvent les sociologues cliniciens, ne doivent pas s'exercer sans constamment inscrire leurs modalités d'intervention dans une problématique de la domination symbolique.

De la même manière, la complicité qui peut se générer entre le sociologue et l'enquêté au fur et à mesure d'un entretien compréhensif ou clinique nécessite non pas simplement la mise en œuvre d'une écoute, aussi attentive soit-elle, mais l'acquisition au préalable d'une connaissance sociologique suffisante pour que le sociologue se donne « *une compréhension générique et génétique* » de celui qu'il écoute. Le sociologue n'ayant « *quelques chances d'être véritablement à la hauteur de son objet que s'il possède à son propos un immense savoir, acquis, parfois, tout au long d'une vie de recherche et aussi, plus directement, au cours des entretiens antérieurs avec l'enquêté lui-même ou avec des informateurs* » [25].

Enfin, afin d'établir et de conserver une relation de confiance avec l'interrogé mais sans pour autant rester complaisant à son égard durant tout l'entretien, le sociologue qui emprunte un mode opératoire compréhensif ou clinique peut mobiliser certaines stratégies discursives qui lui permettent de susciter un transfert de son regard critique sur un tiers. En effet, il est important que la personne de l'enquêteur soit avant tout perçue comme celle qui s'efforce d'être à l'écoute de l'enquêté, reconnaissant plutôt que remettant en cause sa parole. Or, afin de préserver une telle relation de confiance (entendue ici non pas comme une relation d'aide mais comme une relation d'écoute, au sein de laquelle l'enquêté élabore son vécu et accepte de "se livrer" au sociologue), le chercheur peut projeter le rôle du sociologue critique, à l'éternel esprit de contradiction, sur un « *autrui significatif* » ou « *généralisé* » [26]. Ainsi, pour prendre un exemple issu de notre recherche doctorale menée avec une cohorte de sociologues, "mettre du tiers" durant l'entretien pouvait consister à solliciter le nom d'un collègue ou encore une vague identité collective (en disant « *certains sociologues pensent que...* »), afin d'avancer une thèse adverse à celle de l'enquêté ou de mettre l'accent sur ses incohérences, sans pour autant être identifié comme l'auteur de ses dissonances. Telle est l'une des stratégies discursives que nous pouvons employer afin de donner à un entretien une dimension réflexive et critique, sans remettre en question la confiance ou la complicité acquise entre l'interrogé et le chercheur.

Notes

[1] P. Fugier, « La mise en œuvre d'un protocole de recherche exploratoire en sociologie. Question de départ et quelques ficelles du métier », dans *revue *Interrogations ?**, N°8. Formes, figures et représentations des faits de déviance féminins, juin 2009 [en ligne] et « La mise en œuvre d'un protocole de recherche exploratoire en sociologie. Le terrain précurseur et les lectures exploratoires », dans *revue *Interrogations ?**, N°9. L'engagement, décembre 2009 [en ligne].

[2] S. Beaud et F. Weber, *Guide de l'enquête de terrain*, Paris, Editions La Découverte, 2003 ; R. Quivy et L. Van Campenhoudt, *Manuel de recherche en sciences sociales*, Paris, Dunod, 2006 [1995] ; P. Cardon et R. Desanti, *L'initiation à l'enquête sociologique*, Rueil-Malmaison, Lamarre, 2010.

[3] D. Bertaux, *Les récits de vie*, Paris, Editions Nathan, 1997 ; A. Blanchet et A. Gotman, *L'enquête et ses méthodes : l'entretien*, Paris, Nathan/VUEF, 2001 [1992] ; A-M. Arborio et P. Fournier, *L'enquête et ses méthodes : l'observation directe*, Paris, Nathan Université, 2005 ; F. de Singly, *L'enquête et ses méthodes : le questionnaire*, Paris, Armand Colin, 2005 [1992].

[4] J-C. Kaufmann, *L'entretien compréhensif*, Paris, Éditions Nathan, 1996.

[5] F. Blondel, « L'approche clinique dans les dispositifs de recherche-action », in V. de Gaulejac, F. Hanique et P. Roche (dir.), *La sociologie clinique*, Paris, Editions Érès, 2007, pp. 201-216.

[6] *Idem*, p. 17.

- [7] A. Gotman, « La neutralité vue sous l'angle de l'E.N.D.R. », in A. Blanchet (dir.), *L'entretien dans les sciences sociales*, Paris, Dunod, 1985, p. 173.
- [8] *Idem*, p. 163.
- [9] J-C. Kaufmann, *op. cit.*, p. 48.
- [10] *Idem*.
- [11] *Idem*, p. 17 et p. 52.
- [12] C. Rogers (dir.), *Psychothérapie et relations humaines. Théorie et pratique de la thérapie non-directive* [1962], vol. 1, Paris-Louvain, Nauwelaerts, 1966, p. 197
- [13] J-C. Kaufmann, *op. cit.*, p. 22.
- [14] *Idem*, pp. 60-61.
- [15] *Idem*, p. 48.
- [16] J. Rhéaume, « L'enjeu d'une épistémologie pluraliste », in *La sociologie clinique, op. cit.*, 2007, pp. 57-74.
- [17] E. Enriquez, « L'approche clinique : genèse et développement en France et en Europe de l'Ouest », in V. de Gaulejac et S. Roy (dir.), *Sociologies cliniques*, Paris, Desclée de Brouwer, pp. 19-35.
- [18] Illustrations de ce dispositif et de ces différentes problématiques, les stages d'implication et de recherche organisés par l'*Institut International de Sociologie clinique* proposent ainsi à leurs participants de mieux comprendre les déterminismes socio-psychiques constitutifs de leur « *souffrance au travail* », des « *violences de la réussite et de l'échec* » ou encore de leur sentiment de « *honte* » (www.sociologieclinique-iisc.com).
- [19] F. Hanique, « De la sociologie compréhensive à la sociologie clinique », in *La sociologie clinique, op. cit.*, p. 105.
- [20] Nous renvoyons à ce propos au chapitre « Options et supports méthodologiques » de *La névrose de classe* de Vincent De Gaulejac (Paris, Hommes et groupes, 1987).
- [21] P. Bourdieu, « Comprendre », in P. Bourdieu (dir.), *La misère du monde*, Paris, Seuil, 1993, p. 1400.
- [22] F. Hanique, *op. cit.*, p. 105.
- [23] P. Bourdieu, « Comprendre », *op. cit.*, p. 1393.
- [24] V. de Gaulejac, *Qui est "je" ?*, Paris, Éditions du Seuil, 2009, p. 203.
- [25] P. Bourdieu, « Comprendre », *op. cit.*, p. 1401.
- [26] G-H. Mead, *L'esprit, le soi et la société* [1934], Paris, PUF, 2006.